

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 38

Artikel: Charrette de comptoir : conte inédit
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II, 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



SUR LE LAC

A Compagnie générale de navigation sur le lac Léman a équipé électriquement un de ses bateaux, le *Genève*. Les résultats en sont fort heureux et font honneur à M. Meystre, l'actif directeur de la Compagnie. Nous devons à ce dernier le plaisir d'une visite au *Genève*. C'est le souvenir de cette agréable tournée qu'évoque le morceau ci-dessous.

A. M. Meystre.

*Su lo lé (lac).
Fasâi biau su lo « Dzenèva »
Clli demicro la vèprâ.
Rovilleint, quemet 'na vèva
Que couâhie sè remaryâ,
Lo sèlâo fasâi risette.
Lè niolan s'étant revou.
Lè beâju, clliâo zizelette,
L'avant l'âo blianc brousetout.
Tot etài biau clli tantoût.*

::

*Lo lé l'etài de la fita.
L'avâi brelhî son meryâo
Et, quemet po 'na vesita,
Betâ ti sè zattifiâo.
N'arâi de 'na damuzalla
Que, po pllière âo tsermalâ,
S'è lequâie (lissè ses bandeaux) et fête
Frison et lo tralala... [balla]
Lé! (lac). On l'arâi cocola.*

::

*Dein clli meryâo, lè campagne
Sè guegnivant à lâi restâ;
Et lè coutset dâi montagne,
Po bin montrâ l'âo biantâ,
Pe biant, pe biant s'aguelhivant
Po sè mirâ assebin;
Tsau iena sè tsecagnivant
Po dépassâ lo vesin,
Tau quemet s'étant dâi dzein.*

::

*S'étant bin adrâi parâie,
Deint dâo Midzo, Merdasson,
Tor d'Âi, Deint d'Otse, Nâie.
Dein clli meryâo, bin prèvodn,
Montrâvant l'âo tite bliivve
Avoué quauque tatsset blianc
Quemet dâi finne vèrve,
Gran de biantâ dâi géant,
Du lo Combin à Dzaman.*

::

*La compagnî etài chaissa (choise) :
Dâi dzein quîe, ti dâi bon coo,
Et la trâblia l'etài messa
A fère on gormand dzalâo.
Su clli bateau èlètrique
L'ant met cein qu'a de meillâo :
A ti pâo fère la niqua...
Ah! no furein benhirâo
Su clli tant galè naviot!*

::

Envoi.

*Bin grand maci, monsu Meystre,
D'avâi peinsâ âo « Conteu » ;
Quand bin n'è pas on grand maître
Dâi journau publiciteu
L'a on plliési de mètsance
A dere à ti sè z'amî
Que l'avant bin de la tchance
Se pouant on dzo voyadzî
Su clli « Dzenèva » tant bi!*

Marc à Louis.

CHARRETTE DE COMPTOIR

Conte inédit.

DEUX jeunes gens, habitant l'un de nos villages cossus du Gros-de-Vaud, après s'être « fréquentés », en bien tout honneur, entre Pâques et les vendanges, avaient décidé, avec le consentement de toute la parenté, de sortir de cette impasse que sont les fiançailles par un honnête mariage, histoire de se mettre au chaud et au tendre pour l'hiver. Mettons qu'il s'agisse d'Auguste au boursier communal et de l'Adèle au greffier. Dans une histoire de ce genre, mieux vaut ne pas préciser.

Afin de profiter de l'occasion pour voir le XVe Comptoir Suisse, à Lausanne, ainsi que du retour gratuit sur la « Brouette » d'Echallens, les deux amoureux avaient fixé leur mariage vers la fin de la première semaine de cette grande foire annuelle et fait les démarches d'usage auprès de l'officier d'état-civil. Celui-ci, ayant trouvé bien en ordre toute la paperasse nécessaire, leur donna rendez-vous pour samedi 15 septembre, à 11 h. du matin, à la salle des mariages, à l'Hôtel-de-Ville, à Lausanne.

Les parents, ainsi que les témoins : l'oncle Jérémie de Malapalud et Jules à l'assesseur, qui est dans les dragons, étaient de la partie, comme il convient quand on est d'une famille qui se respecte. A la sortie de la gare d'Echallens, à Lausanne, vers les 9 heures, tout ce monde se dirigea vers Beaulieu, pour visiter ce fameux Comptoir qui, paraît-il, était encore plus beau que tous les précédents. Il faisait chaud. Une de ces « tièdes » que ce serait dommage de ne pas avoir soif, fit remarquer l'oncle Jérémie, en essayant son crâne dégarni.

Arrivé à l'entrée des halles, le père d'Auguste, homme de bon sens, toujours prêt à donner des conseils pratiques et surtout économiques, leur dit :

— Ecoutez-voir, vous autres ! On est donc à ce Comptoir et on a payé chacun son entrée. Donc il faut tâcher de voir le plus de choses possible pour le même prix, pendant qu'on y est. Il paraît que c'est tellement grand qu'on dirait qu'ils appendent de ces boutiques, au fur et à mesure qu'on avance. Si on veut voir l'essentiel seulement, il ne s'agit pas de « pédzer » sur place. Moi, je propose qu'on se partage la besogne. Les hommes iront d'un côté, les femmes de l'autre et on se retrouvera à 4 1/2 h. à la sortie, vers Mossieu Sécuritétas qui nous a pointé nos cartes et qui veut assez nous reconnaître. Notre train est à 5 h. et quelque chose. Pour le dîner, nous, les hommes, on veut assez s'arranger pour trouver la moindre des choses. Vous, les femmes, vous avez ces pintes à eau chaude dans laquelle on met du rhum et qu'on appelle « Tea-Room ». Vous pourrez y faire trempette avec le taillé

aux « greubons » que la Tante Rosalie a eu le fin nez de prendre, ce matin, dans son panier. « Il y aura pour tout le monde », m'a-t-elle dit. Etes-vous d'accord avec cette proposition ?

Un peu interloquée, la partie féminine hésitait quelque peu à se prononcer. Tante Rosalie, méfiante, osa cependant riposter :

— Qu'est-ce que ça veut dire, cette manigance ? Il y a du louche par là-dessous. Vous cherchez à vous débarrasser de nous, comme ça, sans autre ! C'est pas clair. Afin, va qu'il soit dit : chacun de son côté. On verra bien ceux, ou celles qui auront mieux su s'en tirer et qui auront dépensé le moins. Allez seulement, tas d'égoïstes que vous êtes et surtout, ne vous laissez pas avoir soif, conclut-elle, avec un sourire malicieux.

La femme du greffier, sa fille Adèle, l'épouse du boursier et la cousine Fanchette se dirigèrent alors du côté des lessiveuses automatiques, des comptoirs à lingerie, des mobiliers luxueux, des fourneaux à gaz, des couveuses artificielles et vers tant d'autres inventions sur lesquelles elles ne manquèrent pas d'émettre leurs réflexions.

— Tout ça, c'est bien joli, disait Tante Rosalie. Toujours est-il qu'on n'a pas encore inventé un truc pour faire faire à nos poules rien que des œufs à deux jaunes, ni un moyen pour faire des gâteaux aux pruneaux rien qu'avec les noyaux.

Bien entendu, ces dames eurent soin de ne se laisser manquer de rien, ni à midi, ni pour les « quatre heures ». Tante Rosalie, tout en s'étranglant à moitié avec un baba au rhum, disait :

— On serait bien folles de nous priver de ces bonnes choses, pendant que ces goinfres d'hommes ne se refusent rien, en rôdant d'une cave à l'autre et en dépensant sans compter ces beaux écus que nous autres pauvres femmes avons tant de peine à ramasser pour eux, du matin au soir, en « ravaudant » en peu sur tout.

Les hommes, de leur côté, après avoir « semé » leurs compagnes, firent, par acquit de conscience, un tour à la halle des machines agricoles, puis au concours des taureaux et des génisses. Vers dix heures, le boursier tira sa montre :

— Si vous voulez me croire, ce serait d'abord le moment de prendre un petit picotin. Ce matin, j'ai avalé mon café de travers et je me sens tout moindré. Qu'en pensez-vous ?

— Tu n'as jamais que de bonnes idées. Ça m'étonne que tu ne sois pas encore syndic. Allons voir à la pinte vaudoise, répondit l'oncle Jérémie. On a tout juste le temps de faire les « dix-heures », si on veut avoir encore faim pour le dîner.

Une bouteille de « Villette », suivie de sa « sœur », originaire de Grandvaux et de quelques rondelles d'un saucisson que le greffier avait eu soin de faire cuire la veille, eurent pour effet d'établir entre ces braves compagnons une atmosphère de cordialité qui se reflétait sur leurs figures réjouies. Le boursier, en essayant sa grosse moustache d'artilleur retraité, fit :

— Y a pas à dire, ça commence à mieux aller. On est rude bien, ici, sans nos femmes, qu'en dis-tu, greffier ? Seulement, il ne faudra pas aller trop fort avec ces topettes, sans quoi, gare à nos légitimes, quand elles nous rejoindront !

On dina copieusement au grand restaurant et on applaudit avec vigueur et en cadence un beau discours d'un de nos sympathiques Conseillers d'Etat.

— Y a pas. Pour causer comme ça, d'affilée et sans « quequeuyer », il faut quand même être quelqu'un, dit sentencieusement l'oncle Jérémie qui avait presque la larme à l'œil, tant il avait été « rebouillé » par les belles paroles de l'orateur et peut-être aussi en raison du « clair » qui avait arrosé le dîner. Après diverses allées et venues à travers les nombreux stands de dégustation, nos compagnons, quelque peu échauffés, s'arrêtèrent finalement près de la sortie. Auguste tira sa montre, vaguement inquiet :

— Charrette ! D'abord 5 heures et on avait rendez-vous pour 4 h. 1/2 ! Il faudra assez se diriger du côté de ce Monsieur Sécuritas, comme on avait convenu :

— On a bien le temps, fit le greffier. On va encore goûter un verre de « Fendant » et puis, on ira à la rencontre de nos femmes. On a dû joliment leur manquer, pendant tout ce temps.

Le « Fendant » consciencieusement mis à la « chotte », nos hommes se dirigèrent enfin vers la sortie et virent les femmes qui leur firent de loin des gestes désespérés.

— Veille-toi, Auguste ! Il va y avoir du grabuge. Elles m'ont l'air de ne pas être de bonne humeur.

En effet, dès que nos hommes furent à portée de voix, Adèle, la fiancée d'Auguste, lui cria d'un air furibond :

— C'est le moment de t'amener, espèce de fiancé de rave. Tu ne sais pas laquelle ? On a complètement oublié de passer ce matin vers le « pétabosson », pour notre mariage ! Avec tout ce commerce qu'on a dû voir à ce Comptoir de malheur, nous n'y avons pas pensé, moi encore moins que les autres. C'est pas Tante Rosalie, cette vieille toquée célibataire, qui voulait me rappeler notre mariage. Pour du joli, c'est du joli, oui, ma foi. Ça fait que... nous voilà quittes à recommencer à nous « fréquenter », mais on s'arrangera pour repasser chez le « pétabosson » avant le prochain Comptoir.

La première consternation passée, tout le monde se mit à rire de bon cœur. On alla boire une dernier verre, avant de prendre le dernier train mais les hommes firent encore une pistée du côté des magasins de Bel-Air, pour y faire l'achat d'une babiole quelconque pour leurs compagnes, car ils avaient le sentiment d'avoir bien des choses à se faire pardonner, à la rentrée.

F. Wælfli.

Le véritable « Messager boiteux de Berne et Vevey » pour 1935. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : 60 cts.

Pour fêter sa 228e année d'existence, le **Messager boiteux** a fait cette année une apparition au Comptoir Suisse, heureux de faire voir, à ses innombrables amis, la petite presse qui lui permit, il y a quelques deux cents ans, à imprimer le vénérable et si répandu almanach romand. Et c'est peu après l'ouverture du Comptoir que l'édition de 1935 a paru, apportant comme de coutume sa provision d'utiles renseignements (calendrier et foires), d'articles intéressants, d'anecdotes, etc., le tout illustré avec goût.

A part l'avant-propos, très justement optimiste, de jolies planches sont destinées aux poissons du Léman, et des nouvelles de L. Musy, Solandier, Ed. Michel font bon ménage avec l'histoire du Château de Gruyères, de l'Etat de Monaco, la vie d'un lac et la traditionnelle revue de l'année. Quant à la grande planche, elle est consacrée aux beaux massifs alpestres qui dominent Zermatt ; c'est une heureuse façon de faire apprécier une superbe fraction de nos Alpes suisses romandes. — Bravo !

L. G.

Trop de science. — Bob demande à son frère :

— Est-ce vrai que nous descendons des singes ?

— Il paraît.

— Mais les singes, eux, de quoi descendent-ils ?

— Ils descendent, ils descendent... des arbres, tiens !

Estimation. — Voyons, monsieur Burlureau, dites-moi franchement ce que vous pensez de mon portrait.

— Ah ! madame, je pense que votre peintre aurait dû s'y prendre quinze ans plus tôt.

— N'est-ce pas ? Moi je trouve aussi que son talent a beaucoup vieilli.

Les statues. — Dis-donc, p'pa, pourquoi qu'on élève des statues aux hommes célèbres ?

M. Moutardin, fouillant les arcanes de sa profonde cervelle, y découvre une lumineuse réponse :

— Mais, mon enfant, c'est pour les faire connaître !

CEUX QUI MANGENT

E ne songe pas à établir ici un parallèle entre ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas, entre les repus et les affamés de la société.

Ce n'est pas, hélas ! que le sujet manquerait d'actualité en ces jours de crise, de chômage et de banqueroutes.

Mais je pense à une chronique plus modeste, plus terre-à-terre et je vous demande, amis lecteurs :

— Vous est-il arrivé de regarder manger ?

Quand je pose cette question, je ne veux point parler d'une investigation, qui serait indiscrète, sur la manière de manger de commensaux ou d'amis.

Pour regarder manger, au sens que je veux dire, il faut se trouver seul, à une table de restaurant, il faut avoir le temps de digérer tout à son aise, et de poursuivre, alors, en promenant sa curiosité autour de soi, des études variées de physiologies.

Si l'on est en société, on est tout entier aux bavardages mutuels. Il faut la solitude pour mener à bien ses recherches, et alors les petites tables de restaurant offrent souvent des études du plus savoureux intérêt.

Brillat-Savarin, l'as des écrivains gastronomiques, avait déjà dans sa *Physiologie du Goût*, modifié le vieux proverbe : « Dis-moi qui tu hantes et je dirai qui tu es » ; il avait écrit : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es ». Je modifie à mon tour et je déclare : « Dis-moi comment tu manges et je te dirai ce que tu es ».

On m'objectera peut-être qu'il est impoli de dévisager ainsi les autres. Avec cela que l'on se gêne beaucoup, aujourd'hui !... et puis il y a de ces « autres » qui ne demandent pas mieux que d'être remarqués et qui font tout ce qu'il faut pour cela.

En tout cas, quand je suis installé dans un restaurant, je regarde.

Et je ne suis pas seul de mon genre.

Aussi, amis lecteurs, lorsque vous êtes à table d'hôte, prenez garde, si ce n'est pas la *Dame Blanche*, comme dans la vieille chanson, c'est peut-être un journaliste en quête de chronique qui vous regarde.

Ce qui frappe le plus un esprit tant soit peu observateur, c'est le calme des commencements et l'animation des fins de repas.

La Fontaine a très justement remarqué que *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*.

Pourquoi s'animerait-on, pourquoi parlerait-on, dans les premiers moments, puisque les autres n'auraient pas le temps de vous écouter ?

Mais bientôt, surtout quand un verre de vin y aide, les langues se délient, les conversations s'animent, les confidences s'amorcent. La satisfaction de l'estomac réchauffe le cœur, fait épanouir les idées. C'est à la fin des repas que s'ébauchent les entreprises et que se révèlent les sentiments, que s'affirment les héroïsmes. Je ne dis pas que ces enthousiasmes durent ; ils ont leurs révéls ou leurs lendemains modérés, voire teintés de regrets... mais s'ils n'ont pas été jusqu'au dangereux *In vino veritas*.

Il n'est pas difficile de remarquer les gens qui ont « bien dîné ».

Cette constatation est la plus facile, sinon la plus amusante.

Il y a bien d'autres études à faire.

On remarque, par exemple le Monsieur qui craint de perdre une minute et de qui l'on ne sait trop que dire : s'il mange en lisant ou s'il lit en mangeant. Quand il sort, il ne sait pas ce qu'il a mangé ou il ne sait pas ce qu'il a lu.

Il y a le client pressé : il doit prendre le train ou il a un rendez-vous d'affaires. Il consulte fiévreusement sa montre ; il expédie avec volubilité son choix : ce sont les premières choses que lui offre le garçon, et il ajoute : « En hâte, n'est-ce pas ? » Lui non plus ne sait trop

ce qu'il mange : il est déjà en chemin de fer... il prépare son entrevue... il mastiquerait, sans le remarquer, le contraire de ce qu'il a commandé !

Il y a les habitués qui ont tout juste leur temps entre les heures de bureau ou de magasin. Ceux-là aussi sont expéditifs : « Potage, veau braisé, cerises, demi blonde » Tout est lancé en une volée. S'ils songent à leur besogne, ce n'est pas pour s'en faire, mais bien plutôt pour s'en plaindre... et puis ils se plongent dans leur journal, aux résultats des courses.

Celui-ci est un bon gourmet à la mine resplendissante. C'est pour lui qu'Harpagon pourrait commettre sa sentence erronée : « Il faut vivre pour manger ».

Rien qu'à le voir s'installer, déplier lentement sa serviette, étudier la carte, on sent qu'il se prépare à se délecter. Il s'informe minutieusement de la qualité des plats ; il compose posément son menu.

Il a pour son entrecôte un regard qui l'attendrirait si elle n'était tendre déjà ; il déguste avec une sage lenteur son verre de Dézaley dont le garçon lui a vanté les mérites ; et comme on enlève le premier plat, il a soin de recommander : « Pas trop vite. »

La vie est belle pour lui, quand le dîner est bon.

Celui-là, par exemple, est d'une toute autre école. Il est vêtu avec élégance, il a des bijoux abondants, il peut donc à en juger par ces apparences, s'offrir un « coup de figure » soigné.

Ah ! bien oui !... De l'eau... un œuf cuit à la coque... une tranche de pain gris... un rien de salade... Il est au régime ; il n'a pas faim ; il touche à peine du bout des lèvres aux mets qu'on lui sert ; il les retourne, les épiluche de l'œil, les avale avec une résignation attristée qui vous enlèverait l'appétit.

Parlez-moi des scènes de famille auxquelles parfois nous fait assister la table d'hôte, puisque je m'occupe de ceux qui mangent et qu'alors, en règle générale, on ne mange pas, puisqu'on discute...

On peut voir encore l'individu qui a des soucis d'argent, qui chiffre, entre deux bouchées, des différences de Bourse, ou qui approfondit entre deux plats une chronique financière on peut voir celui qui a des peines de cœur et soupire en plongeant le nez dans son assiette ; on peut voir la jeune fille très fière de manger pour la première fois au restaurant et le marmot profitant d'une occasion toute pareille pour s'en fourrer jusque-là...

Il y a le « m'as-tu vu » qui parle très haut et le monsieur délicat qui multiplie à voix basse des formules de politesse ; il y a l'individu qui n'a rien chez lui et qui ronchonne contre tout ce qu'on lui apporte ; il y a la ménagère qui compare sa cuisine à celle du restaurant, critique les recettes employées et découvre dans la sauce de la margarine au lieu de beurre.

Tous ces gens-là ont leurs caractéristiques, leurs attitudes, leurs expressions de physiologie. Ils disent, rien qu'en mangeant, ce qu'ils sont.

Un curieux.

CHASSEUR SENSIBLE

SIMON Péquignet approche du cap de la cinquantaine ; sa famille est florissante autant que son petit commerce et il serait tout à fait heureux si son tissu adipeux ne se développait pas à vue d'œil. Il a essayé de suivre un régime, de prendre tisane sur tisane, de brider son robuste appétit ; il se contente d'une viande par jour et d'un verre de vin à dîner ; il se met au vert, je veux dire aux légumes et aux fruits, il goûte à peine au potage et finit par renoncer au café et au pousse-café... Il s'achemine toujours vers les cent kilos et cela le désole.

— Allez à la chasse, lui dit le docteur, et ne vous ménagez pas !